E D'OCTOBRE

1967

ANS APRÈS OCTOBRE

igne que la bureaucratie, fortement accrochée au pouvilèges, a conscience qu'elle nt parasitaire de la société uit le socialisme.

dit plus haut qu'il était, sur production matérielle, diffirer, dans le développement oductives libérées par Octofallait porter au passif de la Mais les sociétés humaines ulement une production maproduisent aussi des idées. ire des idées montre que sses dirigeantes ont produit ies pour justifier et consonination, l'histoire de l'Union ntre que la bureaucratie n'a ne idéologie spécifique et ornée, pour les besoins de n sur la société, à confecImigondis avec le marxisme, rosé en une idéologie, et les la démocratie bourgeoise. idéologique, la production cratie est égale à zéro, ce un témoignage de son rôle ns la société issue de la Octobre.

e trouve une expression parsaisissante dans le fait que soviétiques, depuis Staline d'aujourd'hui, n'ont apporté ie de la révolution d'Octoexplication de la conquête r le prolétariat dans un pays as effectué de révolution ni non plus des formes de t économique et politique Les « thèses du C.C. du le 50e anniversaire d'Octodocument plat où on ne description d'une évolution régulière coupée, ici et es incidents de parcours dus ortunistes de droite et de où les répressions staliniennes n'apparaissent que quand le XXe Congrès condamna le « culte de la personnalité ». La seule théorie de la révolution d'Octobre et du développement de l'U.R.S.S. au cours de ces cinquante années, la théorie de la révolution permanente, n'a toujours pas droit de cité.

Octobre a créé une société supérieure au capitalisme, une société dans laquelle se construit le socialisme, mais pas à l'échelle d' « un seul pays », comme l'imaginent les diverses bureaucraties nationales. L'arrêt de la vague révolutionnaire inaugurée par Octobre, et le long isolement de l'Union soviétique ont contribué à provoquer cet accident de l'histoire, le stalinisme. Il n'a en aucune façon mis en cause les enseignements d'Octobre ; les marxistes révolutionnaires ont au contraire su, dans les années de réaction stalinienne, enrichir le marxisme.

La marche au socialisme s'est sans aucun doute montrée beaucoup plus compliquée qu'on ne l'imaginait avant Octobre. Les espoirs des toutes premières années qui suivirent Octobre se sont avérés exagérés, mais on le doit avant tout au retard du facteur subjectif : la formation des partis communistes s'est dans une certaine mesure faite tardivement, ces formations se sont montrées trop peu expérimentées pour exploiter des situations révolutionnaires et ne purent ensuite résister au stalinisme.

Il n'est pas possible de poursuivre l'œuvre d'Octobre en rejetant ses leçons. Au contraire, la situation mondiale actuelle, si pleine de bouleversements sociaux, confirme que la victoire du socialisme ne peut être assurée que sur la base des enseignements d'Octobre défendus par de nouveaux partis marxistes révolutionnaires internationalement unis dans une Internationale de masse. C'est la réalisation de cette tâche que s'est donnée pour but la IVe Internationale d'aujourd'hui.

Pierre FRANK.

BREST-LITOVSK, GLASSBORO ET LE VIETNAM

Il y a cinquante ans, naissait, avec l'Etat des Soviets la diplomatie révolutionnaire. L'internationalisme ouvrier en donnait le principe : les bolcheviks voyaient le salut de la révolution russe en premier lieu dans l'essor de la révolution socialiste, notamment dans les pays capitalistes d'Europe. Leurs actes se trouvaient avant tout motivés par la volonté d'éduquer, de stimuler, d'appeler au combat la classe ouvrière d'Europe. Ces « diplomates » de la révolution russe restaient des propagandistes et des agitateurs jusqu'à la table des plus hautes négociations. Témoin ces extraordinaires pourparlers de Brest-Litovsk, uniques dans les annales de la diplomatie internationale, où le chef de la délégation soviétique, Léon Trotsky, ne cessait d'en appeler aux prolétaires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie pardessus la tête héberluée des plénipotentiaires, leur rendant compte des raisons pour lesquelles la République des soviets se trouvait contrainte de s'asseoir à la même table que les exploiteurs d'Europe centrale, exhortant la classe ouvrière à intervenir dans les débats en développant la lutte pour la conquête du pouvoir et contre la guerre impérialiste.

Aujourd'hui, il se passe exactement l'inverse. Le Vietnam en lutte est « tragiquement seul » dans son affrontement avec l'impérialisme le plus puissant, le plus agressif. Pendant ce temps, les représentants du premier Etat socialiste cherchent à resserrer leurs liens avec les Etats-Unis, craignant de compromettre une politique soigneusement élaborée : celle de la coexistence pacifique.

A Glassboro, Kossyguine veut prouver à son partenaire américain que l'entente peut progresser, que la coexistence pacifique repose sur des bases stables. Il cherche à passer outre cet « accident historique » qui, au Vietnam, reproduit ce qui s'est passé à Cuba : une guerre révolutionnaire de libération déclenchée en dehors du contrôle de l'U.R.S.S.

Les « diplomates de la coexistence pacifique » veulent ignorer les démentis de l'histoire, en dépit de la révolution vietnamienne et à ses dépens. La politique de la coexistence pacifique, fille de la théorie stalinienne de l'édification du socialisme dans un seul pays, s'est substituée à l'internationalisme révolutionnaire.

La bureaucratie soviétique voit avec scepticisme et méfiance les luttes révolutionnaires qui se développent. Elle considère l'essor de la révolution socialiste dans le monde comme un projet prématuré, chimérique et lourd de menaces. Depuis l'avènement du stalinisme, elle s'est donnée comme objectif, pour toute une période historique, « l'édification du socialisme (puis du communisme) dans un seul pays, l'U.R.S.S. », l'extension de la révolution dans le monde devant se subordonner à cette perspective. La diplomatie soviétique a abandonné son but : le développement des luttes de classes. Elle les considère au contraire comme une monnaie d'échange, au cours de ses négociations avec les plénipotentiaires des Etats capitalistes. L'esprit de Yalta, où Staline vendait la révolution à ses alliés occidentaux, (En Grèce, en Yougoslavie, en Italie, en France, etc.), contre la constitution d'une zone d'influence soviétique sur ses frontières d'Europe, s'est substitué à l'esprit de Brest-Litovsk. Yalta a enfanté Glassboro. La bureaucratie soviétique cherche à contrôler le rapport de forces international par un arbitrage international des conflits, en accord avec le camp impérialiste. Elle cherche à contrôler la situation en réduisant le rapport de forces à l'échelle mondiale aux limites du jeu politique entre deux partenaires, l'U.R.S.S. et les Etats-Unis.

Cette politique, elle l'applique systématiquement au Vietnam, où l'U.R.S.S. respecte une règle du jeu dont ne s'embarrassent pas les Etats-Unis, si non dans la forme : le Pentagone cherche à mettre au point une technique qui lui permette d'anéantir le port d'Haïphong sans toucher les bateaux soviétiques.

Un phénomène a frappé tous les observateurs : l'aide soviétique à la lutte du peuple vietnamien a été tardive et reste insuffisante : depuis plus de deux ans, les Américains installent leurs bases militaires dans le Sud. Le F.N.L. n'a disposé d'armes lui permettant d'attaquer ces bases de façon systématique et continue qu'au cours de l'été 1967. Dès 1964, il était notoire que le Pentagone s'apprêtait à bombarder le Nord. Aucune déclaration préventive de la part des dirigeants soviétique ne vint assurer la R.D.V.N. de leur protection. Pour la première fois, un Etat socialiste était attaqué et cela n'entraînait aucune riposte effective de la seconde puissance mondiale, premier Etat ouvrier, l'U.R.S.S.

En recul même par rapport à son attitude face à la crise des Caraïbes, la bureaucratie soviétique n'a alors effectué aucun envoi préventif de fusées sol-air et air-air. Elle n'a entrepris aucun entraînement massif et intensif de pilotes nord-vietnamiens. L'armement, l'aviation du Nord-Vietnam sont restés absolument désuets, insignifiants, jusqu'à l'agression. C'est alors, et alors seulement que, goutte à goutte, l'aide matérielle et militaire soviétique a commencé de s'organiser. Un an après que les bombardements soient devenus quotidiens au-dessus du Nord-Vietnam, on a acheminé des fusées sol-air autour de Hanoï et de Haïphong. C'est en 1966 seulement, deux ans après les premiers raids, que *l'Humanité* peut présenter à ses lecteurs un reportage sur l'entraînement des pilotes en U.R.S.S.

L'aide soviétique a *suivi* et non *précédé* l'escalade, les dirigeants de l'U.R.S.S. redoutant d'engager une politique de disuasion qui, par ses exigences, aurait compromis les développements de la coexistence pacifique, en entraînant un durcissement de l'U.R.S.S. face aux Etats-Unis. Même l'agression américaine du Nord-Vietnam n'a pas modifié cette attitude : l'aide soviétique a toujours été *dosée aux nécessités défensives* de la guerre. Un exemple énorme : il n'y a pas encore de fusées air-air au Nord-Vietnam, seul moyen pour la R.D.V. de contrecarrer l'aviation américaine qui la pilonne, et la dévaste.

On ne cesse de vanter la résistance du peuple vietnamien, sa résolution d'aller jusqu'au bout ; la presse communiste se flatte de l'aide militaire que l'U.R.S.S. apporte à sa lutte : mais il est faux que cette aide soit un soutien à la mesure du combat. Il faut bien voir que la lutte de libération du peuple vietnamien repose presque uniquement sur cette volonté sans faille de vaincre. L'escalade a bel et bien entraîné des destructions désastreuses, qui auraient pu faire reculer un peuple, fléchir sa volonté de combat. La solitude tragique du Vietnam, évoquée par Che Guevara, signifie aussi cela : sans la volonté révolutionnaire de son peuples, ce front décisif aurait déjà pu être écrasé.

LA RENAISSANCE DE L'INTERNATIONALISME

Tandis que le président Johnson, rappelle que le sort des Etats-Unis se joue déjà au Vietnam, l'U.R.S.S. cherche à se dégager au maximum du conflit.

Comme toute lutte authentiquement révolutionnaire, la lutte du peuple vietnamien « compte sur ses propres forces » (en témoigne son indépendance) tout en stimulant l'internationalisme : Ce qu'elle met en jeu est non seulement son propre avenir, mais l'avenir de la révolution dans le monde. Ainsi le Vietnam, qui comme Cuba a su développer une lutte autonome dont il a seul le contrôle, a réveillé l'internationalisme étouffé à Yalta. C'est le sens de la « troisième tendance » du mouvement communiste officiel qui se développe sous l'impulsion de leur combat, et dont l'affirmation pratique et théorique de plus en plus nette est la plus belle célébration du cinquantenaire d'Octobre.

Anne Leirès.

MBRES ET ESPOIRS POLONAIS

la page 3)

intelligentsia polonaise, qui dans une critique violente e, n'a pas su formuler un ne. Au contraire, elle s'est œuvrer par l'aile libérale cratie en contribuant ainsi du mouvement d'octobre.

la situation actuelle en ze ans après les événebre ? La bureaucratie a à rétablir sa domination, a été capable de résoudre problèmes que posait la ction actuelle, triomphante totalement compromise aus grèves n'ont pas cessé en qu'isolées, dans plu- du pays. D'autre part, un de radicalisation grandit eu de l'intelligentsia et des est Kolakowski, l'un des principaux militants de 1956 qui, en analysant pendant une réunion à l'Université de Varsovie, en octobre 1966, les causes de l'échec de l'Octobre, a mis l'accent sur la trop faible radicalisation de la gauche qui n'a pas débouché sur la création d'un programme de la classe ouvrière. Une première tentative de formuler un tel programme a été faite par Karol Modzelewski et Jacek Kuron (3), il y a deux ans, dans leur « *Lettre ouverte au Parti* (4). On a des raisons de penser que les idées de Kuron et Modzelewski exercent une forte influence en milieu étudiant. La preuve en est peut-être dans la manifestation du 1er mai 1966 où les étudiants sont passés devant les tribunes aux cris de : « démocratie socialiste ! » et « le pouvoir aux Conseils ouvriers ! » Un an plus tard, le service d'ordre a réussi à faire passer le cortège de l'Université plus loin des tribunes, mais il n'a pas pu empêcher quelques centaines de jeunes de manifester le même jour devant l'ambassade des Etats-Unis et celle de Grèce.

P. *f.*

(1) Il s'agit de la grève des employés des trams à Lodz, et des manifestations de rue à Varsovie.

(2) Par exemple, Pax l'organisation dirigée par d'anciens militants du Parti national-démocrates de la période d'entre les deux guerres, de tendance fasciste.

(3) Kuron et Modzelewski ont été libérés respectivement en mai et en août 1967.

(4) En français aux éditions de la IVe Internationale.

LIBRAIRIE :

re et révolution 18 F
TERTZ
as 16,95 F
ov 15 F
ARJARK
ou
INZBOURG
ge 19,50 F
rouge 8 F
'Odessa
'affaire
- Daniel 20 F

LA CHINE INFIDELE A LENINE

Il y a 18 ans, la 8e Armée de route balayait le régime en ruines de Tchang. Grâce à la révolution, en quelques années, la réforme agraire libérait les paysans : distribuant d'abord les terres tout en poussant les paysans au travail commun (équipes d'entraide saisonnières puis permanentes), elle ouvrait la voie à la collectivisation de l'agriculture. Cette collectivisation s'accomplit à travers, successivement, la création des coopératives semi-collectivisées dans lesquelles les paysans gardaient encore leurs biens mais commençaient à accumuler un fonds commun, puis enfin les communes populaires dans lesquelles la propriété est entièrement collective, mis à part le petit lot de terres de chaque paysan. Malgré les erreurs, les rectifications, les retours en arrière, la collectivisation de l'agriculture, liée aux plans de développement économique, permettait rapidement l'explosion des forces productives enfin libérées des chaînes de l'archaïsme, de la stagnation et de la régression provoquées par le féodalisme.

L'APPUI DES MASSES

Le succès de la révolution est dû au rôle qu'a eu le Parti communiste chinois dans la mobilisation des masses. Qu'était ce parti ? C'était, au début, un noyau d'intellectuels marxistes et d'ouvriers qui, fuyant la terreur du Kuomintang, avait trouvé dans la paysannerie opprimée le levier de la révolution. Leur souci de s'implanter dans les masses paysannes visait à réaliser l'alliance ouvrière et paysanne sous la direction prolétarienne exprimée par le noyau communiste. Il s'agissait pour le P.C.C. de gagner les gens village par village, de les organiser dans une série de structures démocratiques telles que les assemblées générales, les réunions de doléances, les assemblées de femmes, etc. Ce travail permit une forte mobilisation et l'implantation certaine du Parti communiste chinois dans les campagnes, en même temps qu'il le renforçait considérablement. Cependant, ces conditions de construction du parti révolutionnaire n'allaient pas sans déformations dont les conséquences n'ont pas encore fini de se faire sentir. Mais si, à l'époque, il est incontestable que le Parti communiste chinois exprimait les intérêts conjoints du prolétariat et de la paysannerie, peut-on dire qu'il en est toujours ainsi ?

Depuis des années, la direction de l'Etat chinois et la direction du P.C.C. sont en fait confondues. La direction chinoise se considère comme la représentante authentique du peuple chinois. Cette affirmation, pendant des années, n'a pas été mise à l'épreuve. A l'occasion de la Révolution culturelle, pourtant, il s'avère que la population chinoise ne réagit pas comme la direction s'y attendait. **(Suite page 6).**